

vez donné, a-t-il dit, tant de marques de bienveillance et de bonté, vous avez exercé une telle action sur toute ma vie, que je vous prie d'accepter ici un symbole de ce que je vous dois. »

Comme je ne trouve point de paroles dans ces occasions, je lui ai répondu en peu de mots que par son activité il avait déjà fait de moi son débiteur, et qu'en mettant à profit et en retraillant nos trésors communs, il m'obligerait encore davantage. Là-dessus, nous nous sommes quittés comme il arrive rarement à des personnes que le hasard a rapprochées pour peu de temps. Peut-être la vie nous offrirait-elle beaucoup plus de satisfaction et d'avantages, si l'on se déclarait mutuellement avec franchise ce qu'on attend l'un de l'autre. Les obligations sont-elles remplies, on est satisfait des deux côtés, et l'affection, qui est, en tout, le commencement et la fin, se produit comme par surcroît.

Sur la route, du 4 au 6 juin.

Comme je voyage seul cette fois, j'ai tout le temps de revenir sur les impressions des derniers mois, et je le fais avec beaucoup de plaisir. Cependant je reconnais bien souvent des lacunes dans mes observations. Si le voyage semble à celui qui l'a fait, passer d'un même cours, et se présente à l'imagination comme une suite continue, on sent toutefois qu'il est impossible d'en donner une juste idée. Le narrateur doit tout présenter isolément : comment cela formerait-il un ensemble dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ? Aussi ai-je appris avec infiniment de plaisir par vos dernières lettres que vous vous occupez assidûment de l'Italie et de la Sicile ; que vous lisez des récits de voyages et que vous étudiez des gravures : l'assurance que mes lettres y gagnent m'est un grand soulagement. Si vous l'aviez fait ou si vous me l'aviez dit plus tôt, j'aurais montré encore plus de zèle. En réfléchissant que j'ai été devancé par des hommes distingués, comme Bartels, Münster, des architectes de divers pays, lesquels assurément poursuivaient des desseins extérieurs avec plus de soin que moi, qui n'avais en vue que les plus intimes, je me suis souvent tranquilisé, quand j'étais forcé de reconnaître l'insuffisance de mes efforts.

Si, en général, un homme ne doit être considéré que comme un supplément de tous les autres, et, s'il ne paraît jamais plus

utile et plus aimable que lorsqu'il se donne pour tel, cela est surtout vrai des récits de voyages et des voyageurs. L'individualité, les vues, les temps, les circonstances favorables et défavorables, tout se présente diversement pour chacun. Si je connais les devanciers d'un voyageur, je le goûterai à son tour, je profiterai de lui, j'attendrai son successeur, auquel je ferai aussi un bon accueil, lors même que, dans l'intervalle, j'aurai eu le bonheur de visiter moi-même le pays.

## SECOND SÉJOUR A ROME.

*Longa sit huic ætas dominæque potentia terræ,  
Sitique sub hac oriens occiduusque dies.*

Rome, 8 juin 1787.

J'étais de retour ici avant-hier après un heureux voyage, et, dès le lendemain, la Fête-Dieu m'a réinstallé dans la cité romaine. J'avouerai que j'étais parti de Naples avec quelque chagrin : ce n'était pas seulement l'admirable contrée que je laissais derrière moi, c'était une lave puissante, qui, du sommet de la montagne, s'acheminait vers la mer, et que j'aurais voulu observer de près, étudier par moi-même dans sa marche, dont j'avais lu et ouï dire tant de choses. Aujourd'hui cependant mes regrets de cette grande scène de la nature sont apaisés ; et ce n'est pas la pieuse cohue de la fête, car, avec un ensemble imposant, elle offre çà et là des détails qui blessent le goût, c'est la vue des tapis brodés d'après les cartons de Raphaël qui m'a ramené dans la sphère des hautes méditations. Les plus excellents, dont l'authenticité est la plus certaine, sont étalés ensemble ; les autres, qui sont probablement des élèves de Raphaël, ou de ses contemporains et de ses émules, ne figurent pas indignement auprès des premiers et couvrent des espaces immenses.

Rome, 16 juin 1787.

Laissez-moi vous dire encore, mes chers amis, que je me sens très-bien, que je me retrouve toujours davantage et que

réussit, il est fort ressemblant et l'idée en plaît à chacun. Angélique a voulu aussi me peindre, mais sans succès. Elle est très-fâchée que la ressemblance ne vienne pas. C'est toujours un joli compagnon, mais il n'y a pas trace de moi.

Rome, 30 juin 1787.

La grande fête de saint Pierre et saint Paul est enfin venue. Nous avons vu hier l'illumination de la coupole et le feu d'artifice du château. L'illumination est un spectacle fabuleux, étrange; on n'en croit pas ses yeux. Comme je vois désormais les choses et non, comme autrefois, avec les choses et à leur occasion, ce qui n'y est pas, il me faut de ces grands spectacles pour me réjouir. J'en ai compté dans mon voyage une demi-douzaine, et celui-là peut se ranger parmi les premiers. La belle forme de la colonnade, de l'église, et surtout de la coupole, présentant d'abord un cadre de feu, et, quand l'heure est passée, une masse enflammée, est unique et magnifique. Si l'on réfléchit que l'immense édifice ne sert dans ce moment que d'échafaudage, on comprendra aisément qu'il ne puisse exister rien de pareil dans le monde.

Le ciel était pur et serein, la lune brillait, et réduisait le feu des lampions à une agréable clarté; mais enfin, tout s'étant embrasé par la seconde illumination, la clarté de la lune en fut éteinte. Le feu d'artifice est beau à cause de l'emplacement, mais il ne peut se comparer à l'illumination. Ce soir, nous verrons encore une fois l'un et l'autre.

Nous l'avons vu; tout est fini. Le ciel était brillant et beau, la lune était pleine. La clarté de l'illumination en a été plus douce; elle avait quelque chose de magique. C'est un grand et ravissant spectacle de voir comme dans un cadre de feu la belle forme de l'église et de la coupole.

Rome, fin de juin 1787.

Je me suis rendu dans une trop grande école pour que je puisse en sortir de sitôt. Il faut ici que je cultive à fond, que je mûrisse mes connaissances dans les arts, mes faibles talents; autrement, je vous ramènerai un ami incomplet, et les désirs, les efforts, les démangeaisons, les langueurs, recommenceront sur nouveaux frais. Je n'aurais jamais fini, s'il me fallait vous

raconter comme tout m'a encore réussi dans ce mois, comme on a mis à ma portée tout ce que j'avais désiré. Je suis bien logé et chez de bonnes gens. Tischbein se rend à Naples, et j'occupe son atelier, grande salle fraîche. Si vous pensez à moi, représentez-vous un homme heureux. J'écrirai souvent, et, comme cela, nous serons, nous resterons ensemble.

Il me vient assez de pensées et d'inspirations nouvelles. Je retrouve ma première jeunesse jusque dans les bagatelles, livré à moi-même comme je le suis, et puis la grandeur et la dignité des objets me portent aussi haut et aussi loin que ma dernière manière d'être peut atteindre.

Mon œil se forme étonnamment, et ma main ne restera pas tout à fait en arrière. Il n'y a qu'une Rome dans le monde, et je me trouve ici comme le poisson dans l'eau; je surnage, comme on voit surnager dans le mercure un boulet, qui enfonce dans tout autre liquide. Rien ne trouble le cours de mes pensées, sauf que je ne puis partager mon bonheur avec mes amis. Le ciel est maintenant d'une admirable sérénité, et nous n'avons à Rome un peu de brouillard que le matin et le soir; mais, sur les hauteurs, Albano, Castello, Frascati, où j'ai passé trois jours la semaine dernière, l'air est toujours pur et serein. C'est là une nature à étudier!

Rome, 5 juillet 1787.

Ma vie actuelle ressemble tout à fait à un songe de jeunesse: nous verrons si ma destinée sera d'en jouir, ou s'il me faudra reconnaître que ceci, comme tant d'autres choses, n'est que vanité. Tischbein est parti; son atelier est déblayé, épousseté, lavé, et je m'y trouve fort bien. Il est bien nécessaire dans cette saison d'avoir un asile agréable: la chaleur est violente. Je suis debout au lever du soleil, et je vais à *Acqua acetosa*, source minérale à une demi-lieue de la porte voisine; je bois de cette eau, qu'on pourrait dire un Schwalbach affaibli, mais qui, dans ce climat, est déjà fort agissante. Je suis de retour chez moi vers huit heures, et je travaille assidûment, autant que le permettent les dispositions où je me trouve. Je me porte fort bien. La chaleur dissipe toute humeur rhumatismale et pousse à la peau toutes les âcretés: or il vaut mieux qu'un mal démange que de ronger et traîner.

Je continue à dessiner pour exercer mon goût et ma main. J'ai commencé à m'occuper plus sérieusement d'architecture ; tout me devient d'une facilité étonnante ; je parle de la conception, car l'exécution demande une vie tout entière.

Ce qu'il y a eu de plus heureux, c'est que je n'avais aucune vanité et aucune prétention, je n'avais rien à demander, quand je vins ici. Et maintenant, je n'aspire qu'à une seule chose, c'est à ne me payer jamais de mots et d'apparences. Ce qu'on tient pour beau, admirable et grand, je veux le voir et le reconnaître de mes propres yeux. Cela est impossible sans imitation. Je vais me mettre à dessiner d'après la bosse. La bonne méthode m'est indiquée par des artistes.

Je me recueille le plus possible. Au commencement de la semaine, je n'ai pu refuser de dîner ici et là. Maintenant on veut m'avoir de côté et d'autre : je laisse passer la chose, et je demeure dans ma retraite. Moritz, quelques compatriotes qui habitent la maison, un Suisse, homme de mérite, voilà ma société habituelle. Je vais aussi chez Angélique et le conseiller Reiffestein ; partout avec mon air réfléchi, sans m'ouvrir à personne. Lucchesini est revenu ; il voit tout le monde et on le voit comme tout le monde. C'est un homme qui fait bien son métier, ou je me trompe fort. Je t'écrirai prochainement sur quelques personnes dont j'espère faire bientôt la connaissance.

Je travaille à *Egmont*, et j'espère qu'il réussira. Du moins, j'ai eu toujours, en poursuivant ce travail, des symptômes qui ne m'ont pas trompé. Il est singulier que j'aie été si souvent empêché de terminer cet ouvrage et que ce soit à Rome qu'il s'achève. J'ai mis la dernière main au premier acte. Il y a dans la pièce des scènes entières auxquelles je n'ai pas besoin de toucher.

J'ai tant d'occasions de réfléchir sur les arts de toute sorte, que mon *Wilhelm Meister* s'enfle notablement. Mais il faut que je me débarrasse d'abord des vieilles choses ; je me fais vieux, et, si je veux produire encore quelques ouvrages, il ne faut pas que je tarde. Comme tu peux l'imaginer aisément, j'ai cent choses nouvelles dans la tête, et le difficile n'est pas de penser, le difficile est de faire. C'est un étrange embarras que d'assigner aux

objets leur place, en sorte qu'ils soient là désormais de telle façon et non autrement. J'aurais maintenant beaucoup à dire sur l'art, mais, si l'on n'a pas les ouvrages sous les yeux, que peut-on dire ? J'espère m'élever au-dessus de maintes petites choses. C'est pourquoi, veuillez me laisser mon temps, que je passe ici d'une manière si merveilleuse et si singulière ; laissez-le-moi par l'approbation de votre amitié. Cette fois, je suis contraint de finir, et je vous envoie à regret une page blanche. La chaleur a été grande aujourd'hui, et vers le soir je me suis endormi.

Rome, 9 juillet 1787.

A l'avenir, je veux écrire quelque chose pendant la semaine, de peur que la chaleur du jour de la poste ou quelque autre accident ne m'empêche de vous adresser quelques paroles raisonnables. Hier j'ai beaucoup vu et revu. J'ai visité peut-être douze églises, où se trouvent les plus beaux tableaux de retable. Puis je suis allé avec Angélique chez l'Anglais Moore, peintre de paysage, dont les tableaux sont, en général, très-bien conçus. Il a peint entre autres un déluge, qui est quelque chose d'unique. Tandis que d'autres nous présentent une mer ouverte, ce qui ne donne toujours que l'idée d'eaux étendues et non de hautes eaux, il a présenté une haute vallée, une vallée fermée, dans laquelle les eaux, qui montent sans cesse, finissent par se précipiter aussi.

On voit, à la forme des rochers, que la hauteur de l'eau approche des sommets, et, comme la vallée est fermée par derrière, que tous les rochers sont à pic, cela produit un effet terrible. Le tableau est peint comme gris sur gris ; l'eau bourbeuse, bouillonnante, et la pluie continue se confondent ; l'eau se précipite et ruisselle des rochers, comme si ces masses énormes voulaient elles-mêmes se résoudre dans l'élément général ; le soleil perce à travers ce crêpe humide, comme une triste lune, sans éclairer, et pourtant il ne fait pas nuit. Au milieu du premier plan est une roche plate, isolée, sur laquelle quelques hommes en détresse se sauvent au moment où le flot s'élève et menace de les couvrir. Je ne dirai rien des autres tableaux, d'un matin magnifique, d'une nuit admirable.

Il y a eu trois jours de fête à Ara-Cœli pour la béatification de

deux saints de l'ordre de saint François. La décoration de l'église, la musique, l'illumination et le feu d'artifice ont attiré une grande foule de peuple. Le Capitole, qui est voisin, était aussi illuminé, et l'on a tiré le feu d'artifice sur la place du Capitole. Le tout ensemble était fort beau, quoique ce ne fût autre chose qu'une imitation de Saint-Pierre.

A cette occasion, les Romaines, accompagnées de leurs maris ou de leurs amis, se montrent, la nuit, habillées de blanc avec une ceinture noire, et sont belles et charmantes. Maintenant le Corso est aussi plus fréquenté la nuit par les promeneurs à pied et en voiture, parce qu'on ne sort pas de chez soi pendant le jour. La chaleur est très-supportable, et, ces jours-ci, il a régné continuellement un petit vent frais. Je me tiens dans ma salle fraîche, où je suis tranquille et content. Je travaille assidûment; mon *Egmont* avance beaucoup. Il est singulier qu'on joue maintenant la scène à Bruxelles<sup>1</sup> telle que je l'ai écrite il y a douze ans. Bien des détails vont paraître séditieux.

Rome, 16 juillet 1787

La nuit est déjà très-avancée, et l'on ne s'en douterait pas : la rue est pleine de gens qui chantent, qui jouent de la guitare et du violon, alternant les uns avec les autres, allant et venant. Les nuits sont fraîches et vivifiantes, les jours ne sont pas d'une chaleur insupportable.

Hier j'allai avec Angélique à la Farnesina, où se trouve peinte la fable de Psyché. Que de fois, et dans combien de situations, n'ai-je pas vu avec vous dans mon appartement les copies bigarrées de ces tableaux ! Ils m'ont vivement frappé, justement parce que je les sais presque par cœur, grâce à ces copies. Cette salle, ou plutôt cette galerie, est la plus belle décoration que je connaisse, quelque endommagée et restaurée qu'elle soit maintenant.

Il y avait aujourd'hui un combat de bêtes dans le tombeau d'Auguste. Ce grand édifice, vide à l'intérieur, ouvert par en haut, tout à fait rond, est devenu une arène pour les combats de taureaux, une sorte d'amphithéâtre. Il peut contenir de quatre à cinq mille personnes. Le spectacle ne m'a pas fait grand plaisir.

1. Allusion aux troubles du Brabant sous le règne de Joseph II.

Rome, mardi 17 juillet.

J'ai été, le soir, chez Albacini, le restaurateur de statues antiques, pour voir un torse, trouvé dans la collection Farnèse, qu'on envoie à Naples. C'est le torse d'un Apollon assis. Il est d'une beauté peut-être sans égale. On peut du moins le ranger parmi les plus précieux restes de l'antiquité.

J'ai dîné chez le comte Friess ; l'abbé Casti, qui voyage avec lui, nous a lu une de ses nouvelles, *l'Archevêque de Prague*, écrite en *ottave rime*. Elle n'est pas fort décente, mais extraordinairement jolie. J'estimais déjà l'abbé Casti comme auteur du *Re Teodoro in Venezia*. Il a écrit depuis un *Re Teodoro in Corsica*, dont j'ai lu le premier acte. C'est aussi un délicieux ouvrage.

Le comte Friess achète beaucoup. Il a entre autres fait emplette d'une madone d'André del Sarto pour six cents sequins. Au mois de mars dernier, Angélique en avait offert quatre cent cinquante, et elle aurait donné le surplus, si son mari, fort économe, n'avait eu quelques objections à faire. Maintenant ils ont des regrets tous les deux. Ce tableau est d'une beauté inimaginable. Voilà comme il se présente journellement quelque chose nouvelle, qui s'ajoute aux anciennes et durables, et procure un grand plaisir. Mon œil se forme : avec le temps, je pourrai devenir connaisseur.

Tischbein se plaint dans une lettre de l'effroyable chaleur de Naples. A Rome elle est aussi assez forte. Elle a été si violente mardi, que des étrangers assuraient n'en avoir pas senti de pareille en Espagne et en Portugal. *Egmont* est déjà heureusement arrivé au quatrième acte. J'espère qu'il vous fera plaisir. Je pense avoir fini dans trois semaines. Je l'enverrai à Herder aussitôt après. Je dessine et j'enlumine aussi assidûment. On ne peut sortir de chez soi, on ne peut faire la plus petite promenade, sans rencontrer des choses du plus grand caractère. Mon imagination, ma mémoire, s'enrichissent d'objets d'une beauté infinie.

Rome, 20 juillet 1787.

J'ai fort bien démêlé depuis quelque temps deux de mes défauts capitaux, qui m'ont poursuivi et tourmenté toute ma vie.

L'un est que je n'ai jamais voulu apprendre le métier d'une chose que je voulais ou devais pratiquer. De là vient qu'avec tant de dispositions naturelles, j'ai fait si peu de chose. Tantôt une production bien ou mal réussie, selon que le voulaient le hasard et la fortune, m'était arrachée par la force de l'esprit ; tantôt je m'appliquais à faire bien et avec réflexion, et j'étais timide, je ne pouvais achever. Mon autre défaut, qui a beaucoup d'affinité avec le premier, c'est que je n'ai jamais voulu consacrer à une affaire ou un travail tout le temps nécessaire. Ayant le bonheur de pouvoir penser et combiner beaucoup en peu de temps, une exécution qui marche pas à pas m'est ennuyeuse et insupportable. Or il me semble que le moment serait venu de me corriger. Je suis dans le pays des arts : je veux en approfondir l'étude, afin d'y trouver de la joie et du repos pour le reste de ma vie et de pouvoir passer à autre chose. Rome est pour cela un lieu admirable. On y trouve, non-seulement des objets, mais aussi des hommes de toute sorte, qui s'y intéressent, qui suivent la bonne voie, avec lesquels on peut faire aisément, par la conversation, des progrès rapides. Dieu merci, je commence à pouvoir apprendre et recevoir des autres hommes. Je me trouve donc ainsi, de corps et d'âme, mieux que jamais. Puissiez-vous le reconnaître à mes productions et apprécier mon absence. Ce que je fais, ce que je pense, m'enchaîne à vous ; du reste je suis vraiment très-seul, et il faut que je modifie mes conversations : mais cela est plus facile ici que partout ailleurs, parce qu'on a avec chacun quelque chose d'intéressant à dire.

Mengs dit quelque part de l'Apollon du Belvédère, qu'une statue qui, avec la même grandeur de style, aurait dans les chairs plus de vérité, serait tout ce que l'homme peut concevoir de plus grand. Et ce torse d'un Apollon ou d'un Bacchus, dont j'ai parlé, semble avoir accompli son vœu, sa prophétie. Je n'ai pas l'œil assez exercé pour décider dans une matière si délicate, mais j'incline à considérer ce reste comme la plus belle chose que j'aie jamais vue. Par malheur, ce n'est qu'un torse ; encore l'épiderme est-il emporté en plusieurs endroits. Ce débris doit avoir été sous un égout.

Dimanche, 22 juillet.

J'ai dîné chez Angélique. Il est passé en coutume que je suis son hôte le dimanche. Avant dîner nous sommes allés au palais Barberini pour voir l'excellent Léonard de Vinci et la maîtresse de Raphaël peinte par lui-même. Il est fort agréable de voir les tableaux avec Angélique, parce que son œil est très-exercé et sa connaissance du métier très-grande. Avec cela, elle est très-sensible à tout ce qui est beau, vrai et tendre, et d'une incroyable modestie.

Après midi je suis allé chez le chevalier d'Agincourt, riche Français, qui emploie son temps et son argent à écrire une histoire de l'art depuis son déclin jusqu'à sa renaissance. Les collections qu'il a faites sont extrêmement intéressantes. On voit comme l'esprit humain n'a pas cessé d'être actif pendant les temps de ténèbres. Si l'ouvrage s'achève, il sera très-remarquable.

Rome, lundi 23 juillet.

Je suis monté ce soir sur la colonne Trajane pour jouir d'une vue inestimable. De là, au coucher du soleil, le Colisée produit un effet magnifique avec le Capitole, qui est tout près, le Palatin, derrière, et la ville, qui s'y rattache. Je ne suis rentré que tard et lentement en parcourant la ville. Un objet remarquable est la place du *Monte Cavallo* avec l'obélisque.

Rome, mardi 24 juillet 1787.

Je suis allé à la villa Patrizzi pour voir coucher le soleil, jouir de la fraîcheur, graver dans mon esprit l'image de la grande cité, étendre et simplifier mon horizon par les longues lignes du paysage, enfin l'enrichir par une multitude d'objets beaux et divers. Ce soir, j'ai vu la place de la colonne Antonine, le palais Chigi, éclairés par la lune, et la colonne, noire de vétusté, se détachant sur le fond plus clair du ciel nocturne, avec son blanc piédestal étincelant. Et quelle foule innombrable de belles choses ne rencontre-t-on pas encore dans une pareille promenade ! Mais qu'il est difficile de s'approprier seulement une faible portion de tout cela ! Il y faut une vie d'homme, et même la vie de beaucoup d'hommes, qui s'instruisent graduellement les uns par les autres.

Rome, mercredi 25 juillet 1787.

J'ai visité aujourd'hui avec le comte Friess la galerie du prince de Piombino.

Rome, vendredi 27 juillet 1787.

Au reste, tous les artistes, jeunes et vieux, viennent à mon aide pour former et développer mon petit talent. J'ai fait des progrès dans la perspective et l'architecture, ainsi que dans la composition du paysage. Quant aux êtres vivants, cela ne va pas encore; c'est un abîme : cependant, avec des efforts et de l'application, je pourrai y faire aussi des progrès.

Je ne sais pas si je vous ai dit un mot du concert que je donnai à la fin de la semaine dernière. J'avais invité les personnes qui m'ont procuré ici quelques plaisirs, et j'ai fait exécuter par les chanteurs de l'Opéra-Comique les meilleurs morceaux des derniers intermèdes. Chacun a paru content et satisfait. Maintenant ma salle est bien arrangée et nettoyée. On s'y trouve très-agréablement par la grande chaleur. Nous avons eu un jour nébuleux, un jour de pluie, un orage, puis quelques jours sereins pas très-chauds.

Dimanche, 29 juillet.

J'ai visité avec Angélique le palais Rondanini. Vous vous souvenez que je parlais, dans mes premières lettres de Rome, d'une Méduse qui était déjà fort de mon goût et qui me fait maintenant le plus grand plaisir. La seule idée qu'il existe dans le monde quelque chose de pareil, qu'une chose pareille a pu se faire, double déjà notre existence. J'en dirais volontiers quelque chose, si tout ce qu'on peut dire sur un tel ouvrage n'était pas un vain bruit. L'œuvre d'art est là pour qu'on la voie et non pour qu'on en parle, si ce n'est tout au plus en sa présence. Que j'ai honte de tout le bavardage esthétique auquel je m'associais autrefois ! S'il est possible d'avoir un bon plâtre de cette Méduse, je l'emporterai, mais il en faudrait mouler un nouveau. Il y en a ici quelques-uns à vendre, dont je ne voudrais pas, car ils gâtent l'idée, plutôt qu'ils n'en donnent et n'en conservent quelques traits. Il y a surtout dans la bouche une dignité inexprimable, qu'on ne saurait imiter.

Lundi, 30 juillet.

Je suis resté tout le jour chez moi, et j'ai travaillé. *Egmont* touche à sa fin; le quatrième acte est comme achevé. Dès qu'il sera copié, je vous l'expédierai par la poste à cheval. Quelle joie pour moi, si j'apprends de vous que vous donnez à cette œuvre quelque approbation ! Je retrouve toute ma jeunesse en écrivant ce drame. Puisse-t-il faire aussi sur le lecteur une impression nouvelle !

Hier au soir, il y avait dans le jardin derrière la maison un petit bal auquel nous étions aussi invités. Quoique cette saison ne soit pas celle de la danse, on était tout à fait joyeux. Les minois italiens ont leurs particularités. Il y a dix ans, quelques-uns nous auraient semblé passables : aujourd'hui cette veine est tarie, et cette petite fête m'a paru à peine assez intéressante pour me retenir jusqu'à la fin.

Les clairs de lune sont d'une incroyable beauté. D'abord, avant que la lune se soit dégagée des vapeurs, tout est jaune et chaud *come il sole d'Inghilterra*; le reste de la nuit est calme et charmant. Un vent frais se lève et tout commence à vivre. Jusque vers le matin, il y a dans les rues des sociétés qui chantent et qui jouent. On entend quelquefois des *duetti* aussi beaux et plus beaux que dans un opéra ou un concert.

Mardi, 31 juillet.

J'ai jeté sur le papier quelques clairs de lune, puis je me suis livré à toutes sortes de bons exercices. Le soir, je me suis promené avec un compatriote, et nous avons disputé sur la prééminence de Michel-Ange et de Raphaël. Je tenais pour le premier et lui pour le second. Nous avons fini par célébrer tous deux les louanges de Léonard de Vinci. Combien je suis heureux que tous ces noms aient cessé d'être des noms pour moi ! Combien je me félicite d'acquiescer peu à peu des idées vivantes et complètes du mérite de ces hommes éminents ! Ce soir, j'ai été à l'Opéra-Comique. On joue un nouvel intermède *l'Impresario in angustie*, qui est excellent et qui nous divertira plus d'un soir, si forte que soit la chaleur de la salle. Dans un quintetto fort heureux, le poète lit sa pièce, l'impresario et la prima